

La danse contemporaine : un art du langage ?

Laurane Van Branteghem

Number 172 (3), 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91654ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Van Branteghem, L. (2019). La danse contemporaine : un art du langage ? *Jeu*, (172), 89–91.

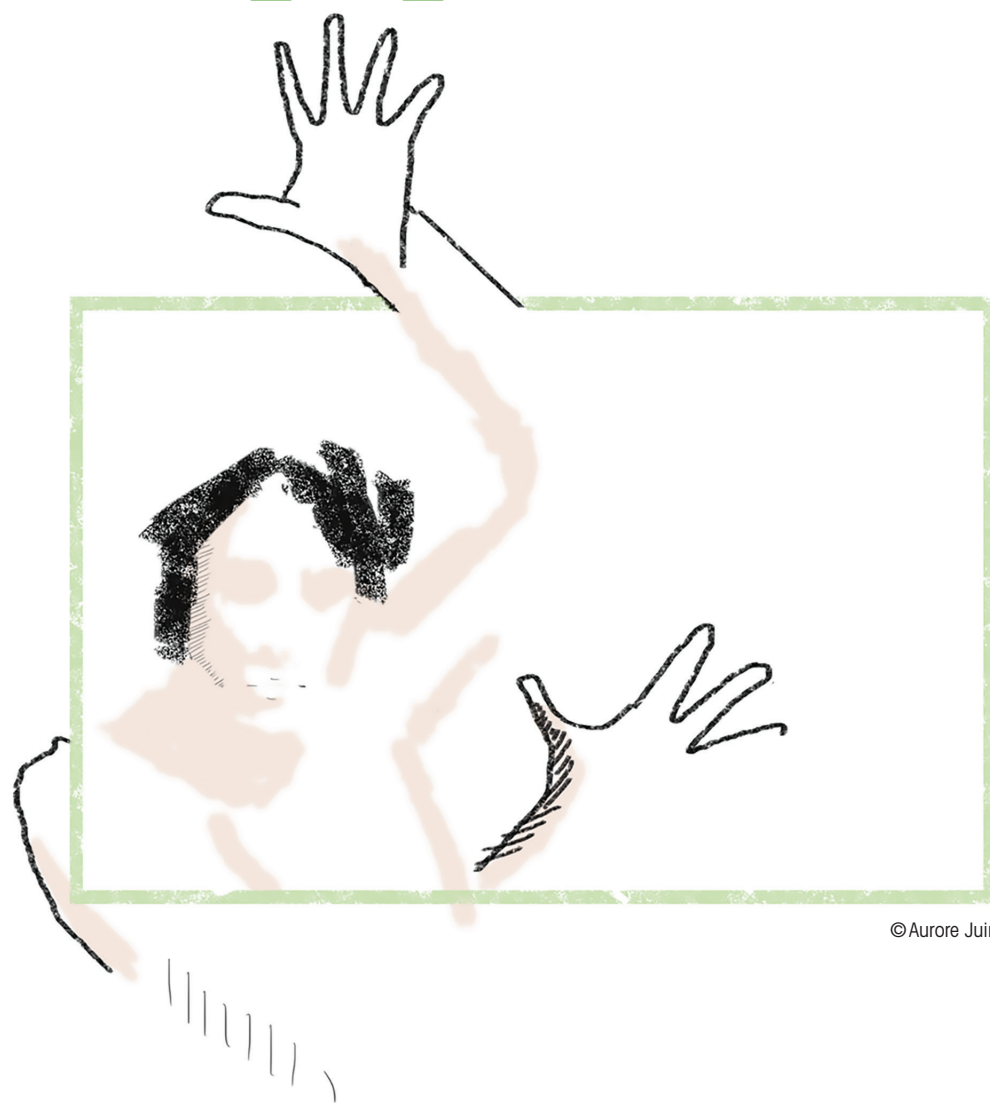
La danse contemporaine : un art du langage ?

Laurane Van Branteghem

Bien souvent, l'enjeu de la langue au Québec est polémique, suscite un certain malaise, voire frôle le tabou. En danse contemporaine, les communautés francophone et anglophone semblent s'enrichir mutuellement et participent toutes deux à nourrir la scène locale.

« En arrivant à Montréal, j'ai essayé de comprendre la réalité des Québécois francophones minoritaires au sein d'un Canada et d'une Amérique anglophone majoritaire, puis d'une communauté anglophone minoritaire à Montréal à l'intérieur d'une province majoritairement francophone; c'est plutôt schizophrénique comme situation! » s'exclame Olivier Bertrand, directeur général et artistique du Théâtre la Chapelle depuis 3 ans et originaire de France. Avant son arrivée, la Chapelle avait la réputation d'être un lieu artistique expérimental, pluridisciplinaire et... plutôt bilingue. Objectifs que souhaite poursuivre le nouveau directeur, malgré sa difficulté à s'exprimer en anglais!

Au sein des arts vivants montréalais, l'enjeu linguistique est inévitablement présent. Avec les singularités qu'on lui connaît, Montréal, ville officiellement unilingue francophone, est, dans les faits, plutôt bilingue, vu son histoire

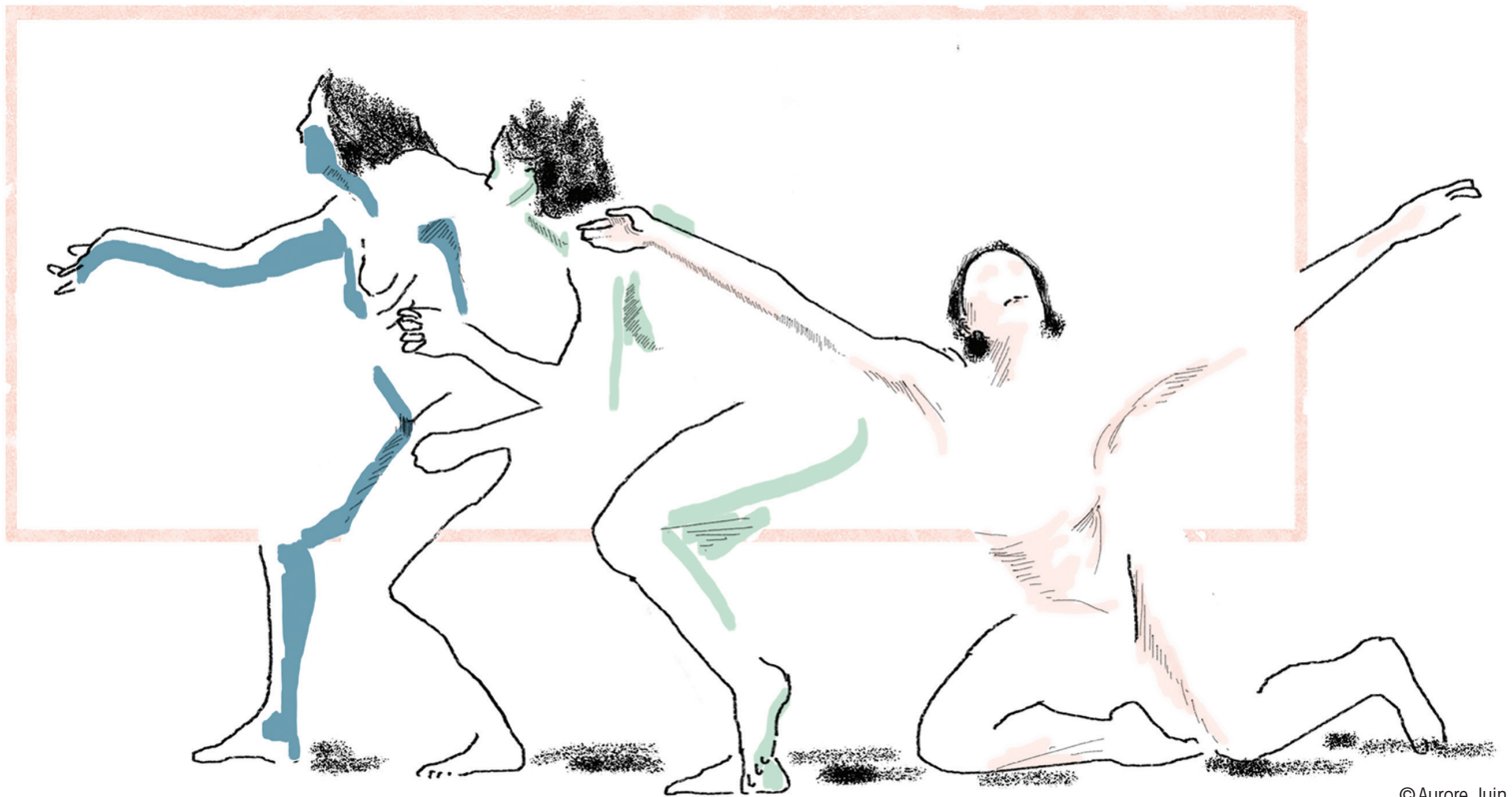


© Aurore Juin

coloniale, ses deux universités anglophones et sa communauté artistique diversifiée. Durant la saison 2018-2019, une vingtaine d'artistes anglophones installés au Québec et une quarantaine d'artistes franco-québécois-es se sont produit-es sur les principales scènes diffusant de la danse contemporaine à Montréal¹. La cohabitation est donc réelle, mais les deux communautés donnent parfois l'impression de proposer des esthétiques distinctes. Quelles sont donc ces spécificités artistiques et comment est-il possible de les aborder ?

1. Calcul effectué selon les programmations du Studio 303, du CCOV, du Théâtre la Chapelle, de Danse Danse, de l'Agora de la Danse, de Tangente, du MAI et de l'Usine C.

C'est entourée d'Olivier Bertrand, de Frédérique Doyon, commissaire à l'Agora de la danse et ancienne critique pour le journal *Le Devoir*, de Paul Chambers, concepteur d'éclairage, créateur et chargé de cours à l'Université Concordia, de Lucie Vigneault, interprète, enseignante et chorégraphe ayant étudié à l'UQAM, et de Nate Yaffe, interprète et chorégraphe originaire du Massachusetts, que nous avons mis en commun nos expériences, questionnements et intuitions. Nous voulions tenter de comprendre s'il existait des esthétiques différentes entre les communautés anglophone et francophone en danse à Montréal et, si oui, comment elles pouvaient s'interpréter.



© Aurore Juin

À plusieurs, nous avons amorcé une conversation. Bien entendu, ceci n'est pas une science exacte. Les pistes d'explication et les réflexions qui suivent ne cherchent en aucun cas à restreindre ou à exclure certaines pratiques artistiques, ni à en catégoriser trop étroitement d'autres. Les idées créatrices circulent et les pratiques sont riches et complexes. « On tente de déterminer certains facteurs, on fait quelques connexions », précise Olivier Bertrand.

MONTRÉAL, VILLE DE DANSE

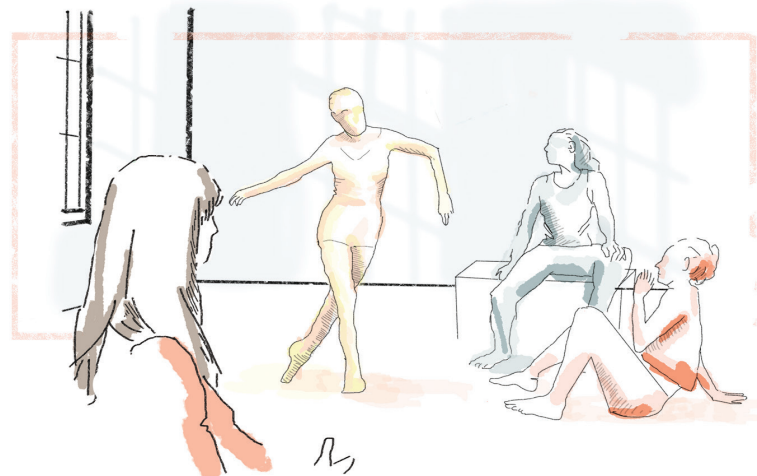
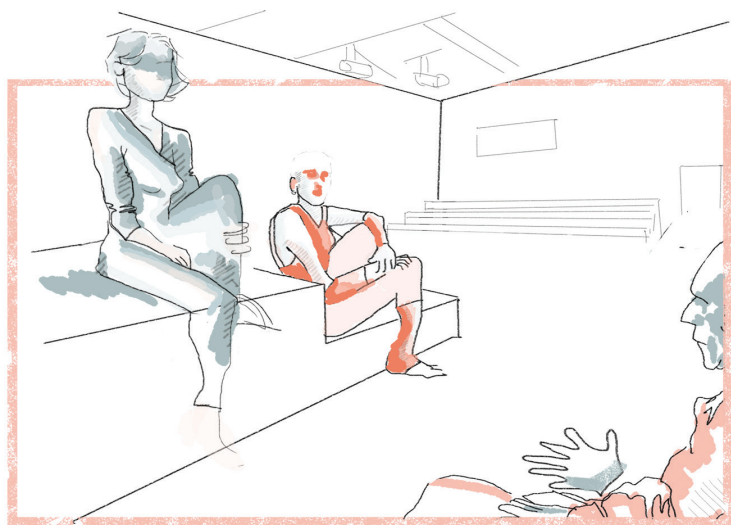
La réputation de la danse contemporaine québécoise s'est établie principalement durant les années 1980 et 1990 grâce à la popularité de certaines compagnies et chorégraphes québécois-es sur la scène internationale. La La La Human Steps, Marie Chouinard, Margie Gillis, Jean-Pierre Perreault, ainsi que Carbone 14 ont établi la réputation et la tradition artistique montréalaises. Puis, le Festival international de nouvelle danse (FIND, de 1982 à 2003) a assis cette réputation en montrant la vitalité de la scène locale et en présentant au grand public les pratiques internationales contemporaines. Ainsi, de nombreux et nombreuses artistes provenant de l'extérieur de la métropole ont été attiré-es par la richesse de la création montréalaise et y travaillent encore aujourd'hui.

Par ailleurs, l'histoire du Québec a nécessairement influencé les écoles d'art, les processus créatifs et les pratiques artistiques. La tradition culturelle québécoise repose, entre autres, sur les retombées de *Refus Global* (1948) et de la Révolution tranquille qui a suivi. D'énormes changements ont eu lieu en réformant de l'intérieur et « dans le calme » nos institutions. Quelles sont les valeurs québécoises qui motivent et définissent le langage politique, les modes d'expression ? Se peut-il que, devant cette manière douce, privilégiant une pratique de l'infiltration, du consensus et du compromis, les artistes anglophones prônent un mode d'expression plus radical et frontal ? Ce sont deux manières distinctes d'aborder une même réalité et de viser des objectifs similaires. Est-ce que ces sensibilités, ces visions différentes se rencontrent alors en studio ?

Selon mes invité-es, peu d'artistes travaillent parallèlement au sein des deux communautés linguistiques. Il y en a quelques-un-es, bien entendu, mais, comme le constate Lucie Vigneault, « l'éducation, les cours qu'on a suivis, les professeurs et les artistes avec qui on a travaillé forment le groupe avec qui on commence sa carrière professionnelle ; ce n'est pas uniquement la langue, mais avec qui on travaille, avec qui on grandit » qui importe.

Notons aussi que les interprètes ou chorégraphes anglophones ne sont pas tous et toutes des anglo-québécois-es, loin de là. Plusieurs sont des Canadien-nes anglais-es venu-es à Montréal pour étudier ou travailler, mais aussi des Américain-es et autres immigrant-es s'exprimant en anglais. « On pourrait donc voir une division esthétique entre deux communautés linguistiques, mais c'est aussi géographique », suggère Nate Yaffe. Les identités sont plurielles, les parcours variés mais, peut-être à cause de bagages différents, les créations artistiques des chorégraphes anglophones semblent positionner davantage des enjeux sociaux et politiques au centre de leurs projets. La prise de position est souvent plus claire et affirmée. Le politique n'est pas absent des projets artistiques franco-québécois, mais il semble alors souvent sublimé, poétisé.

« C'est un sentiment plein de contradictions, mais j'ai l'impression que beaucoup d'artistes franco-québécois-es travaillent sur quelque chose de plus formel en danse, de plus chorégraphié, explique Olivier Bertrand. Bien sûr, à partir du moment où le corps est sur scène, il est chorégraphié, mais nous sommes dans une autre manière de l'approcher qui serait, et j'utilise les mots avec précaution, plus du côté de la performance. » Ainsi, on pourrait observer l'importance d'une ligne chorégraphique



©Aurore Juin

plus affirmée du côté francophone, et le corps conçu davantage comme matière du côté anglophone.

De son côté, Paul Chambers avance: «Comme collaborateur, j'ai réalisé que je travaillais majoritairement avec des compagnies anglophones, et la plus grosse distinction que je peux faire serait: comment se sert-on du temps de répétition et combien de temps alloue-t-on à une production? Les compagnies francophones avec qui j'ai travaillé mettaient beaucoup plus d'heures de répétition, de travail en salle. Inversement, dans les projets anglophones, j'ai assisté à des répétitions où on échangeait durant deux heures, sans qu'il n'y ait réellement de danse. Je me fais alors demander beaucoup plus souvent d'interagir avec les idées ou le thème de l'œuvre, que d'éclairer des corps dansants.»

De manière générale, le rapport au corps semble quelque peu différent. «Selon les deux points de vue que vous venez d'amener, l'écriture des francophones serait plus formaliste, et, donc, le temps de répétition est alloué à trouver le mouvement, à façonner le mouvement dans le corps», résume Lucie Vigneault.

LES NUANCES DU LANGAGE

Bien sûr, la danse se crée en studio, mais la pensée artistique et même le processus de création se transmettent et se partagent par le discours, par la langue. «On discute des méthodes de création, des sujets qui nous intéressent, des façons de travailler avec le corps, de ce qui nous importe dans la vie», explique Nate Yaffe. La discussion est-elle tout simplement plus aisée dans sa langue

maternelle? Les échanges qui nourrissent la création artistique ont alors souvent lieu entre artistes d'une même communauté linguistique.

On peut penser que, parce que médium corporel, la danse est plus facile à partager, peu importe la langue. Mais ce n'est pas parce que le corps est au centre de la pratique que la communication est plus facile. Il y a toujours une complexité à travailler dans une autre langue. Transmettre la chorégraphie passe inévitablement par les «nuances du langage», avance Frédérique Doyon, qui ajoute: «La langue est un véhicule très important.» Et, inmanquablement, quand on pense à la langue française, on ne peut oublier qu'elle est intrinsèquement genrée.

Aussi, l'utilisation du français pour porter un processus de création peut parfois influencer la conception du genre sur scène. La langue a un impact sur notre manière de concevoir la binarité. Nous constatons alors que les conceptions du genre sont souvent plus normatives dans les milieux francophones. Certains événements, tels qu'une table longue au Studio 303 portant sur le queer dans la francophonie à Montréal², émettaient déjà le constat que le milieu artistique queer montréalais est davantage investi par les anglophones que par les francophones. Qu'est-ce qui fait que les personnes franco-québécoises semblent moins présentes ou, du moins, moins visibles sur la scène artistique queer montréalaise? Est-il difficile de sortir des conventions contraignantes propres à la langue?

2. «Table longue – perspectives francophones des notions queer en art», Studio 303. [en ligne].

Et le public, dans tout ça? Il semble difficile à cerner. Bien entendu, chaque spectateur et chaque spectatrice assiste à ce qui lui plaît selon ses affinités. Affinités laissant supposer: ses connaissances, ses collègues ou ses thèmes de prédilection, car le public de danse est souvent d'abord et avant tout le milieu de la danse. La langue est peut-être importante lors de la démarche et de la création; elle l'est beaucoup moins pour ce qui est de la réception de l'œuvre. Les présentations artistiques montréalaises nourrissent ainsi l'ensemble de la communauté locale, et les créateurs et créatrices d'ici y contribuent ensuite en partageant un bagage commun. Plusieurs initiatives ont déjà existé pour favoriser ces rencontres linguistiques, comme les *Short&Sweet* ou *Piss in the Pool*. «On a de beaux espaces de diffusion et ce serait agréable de porter des projets qui permettent aux rencontres de se faire un peu plus, en supposant que ce soit toujours constructif et enrichissant pour chacun-e!» termine sur une note volontaire Olivier Bertrand. •

Stimulée et nourrie par la scène, **Laurane Van Branteghem** s'intéresse à l'écriture, à la recherche et à la diffusion de la danse contemporaine québécoise. Elle est aussi commissaire indépendante à Tangente et spectatrice assidue.